



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Auguste Rodin et son oeuvre

Rodin, Auguste

Paris, 1900

Un chef-d'œuvre de l'Art moderne (Frank Harris)

[urn:nbn:de:hbz:466:1-84392](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-84392)

UN

Chef-d'Œuvre de l'Art moderne

DANS une demi-heure, j'allais voir la statue de Balzac, par Rodin. Comment serait-elle? Rochefort, dont l'instinct en matière d'art est presque aussi fin que ses opinions politiques sont fausses, avait morigéné Rodin et pris le parti de la Société des Gens de Lettres, qui rejetait l'œuvre de l'artiste. Son article de l'*Intransigeant* se terminait par ces mots : « En peinture, la littérature est exécrable, mais l'ensemble de la Comédie humaine en une figure de plâtre est absurde. » Mais Rochefort a-t-il quelque autorité qui lui permette de critiquer Rodin? A vrai dire, il avait acheté des Goyas alors que personne ne s'en souciait, et des bronzes de Barye alors que le nom du sculpteur n'était connu que du gardien du Jardin des Plantes comme celui d'un visiteur importun qui eût voulu passer la nuit aussi bien que le jour à étudier les grands félins. La phrase de Blake :

« Nor is it possible for thought a greater than itself to know¹ », me vint à l'esprit et en chassa Rochefort.

Peut-être allais-je avoir une nouvelle sensation artistique et je hâtai le pas ; je me trouvai passant rapidement à travers une forêt de marbres, la gorge sèche et le cœur bondissant. Car là-bas, tout au bout, Il s'érigait et mon excitation était si grande que je ne pouvais soutenir l'espérance qui naquit en moi tandis que je Le regardais furtivement avec des yeux de myope. Je m'arrêtai devant le *Baiser* : celui-là je l'avais vu déjà, trois ans auparavant, dans l'atelier du sculpteur. Mais l'impression fut la même : les figures sont merveilleusement modelées, les muscles des épaules de l'homme sont noueux et liés comme des racines de chêne et le gros tendon de la jambe est tiré jusqu'à ce que les cordons commencent à se séparer comme les cordes d'un câble tendu à se rompre. Et la figure de la femme est plus belle encore, avec ses courbes adorables, dans sa défaillance abandonnée. « Nous sommes les fils d'une littérature sensuelle », a dit Sainte-Beuve, et il aurait pu ajouter : « d'un art sensuel aussi ». Mais la sensualité a ici, comme dans la vie, sa compensation en une passion

de tendresse. Remarquez comme la main de l'homme n'ose que toucher la chair tendre et comment son bras supporte la tête et le cou. C'est là un chef-d'œuvre, mais il ne me satisfait pas comme un chef-d'œuvre le devrait, et, après une patiente contemplation, j'en trouve la raison. Le contraste entre la forme de l'homme et celle de la femme est très beau, mais l'attitude ne fait pas ressortir comme elle le devrait les beautés et les caractéristiques supérieures de la figure de l'homme.

L'attitude est conçue en admiration passionnée pour la figure de la femme et cela est superbement et caractéristiquement rendu ; mais nécessairement la figure de l'homme est sacrifiée et rapetissée. Je préférerais voir seule la figure de la femme et recevoir d'elle l'unique et impérieuse émotion. Aussi bien, le baiser est toute la vie de la femme ; mais non de l'homme. Avec un lent regard d'admiration je me tourne vers le *Balzac* et l'approche de face, comme il doit être approché.

La première impression qu'il me fait est celle d'un extraordinaire grotesque, quelque chose de monstrueux et de surhumain. Sous la vieille robe monacale aux manches vides, l'homme se tient droit, les mains crispées sur sa virilité et la tête rejetée en arrière. Il y a quelque chose de théâtral dans la pose, quelque chose de rude et de menaçant dans la tête. Oui, rude ; les joues sont si larges qu'elles semblent tomber sur la vaste poitrine et en faire partie ; puis les creux cavernaux des yeux sans prunelle, ni regard et, au-dessus, le front rétréci par les boucles de la chevelure. Un grotesque d'une puissance extraordinaire. La personnalité de la figure est oppressive : elle contient une passion de labeur et d'entreprise, d'assertion de soi et de triomphe, qui excite la crainte et l'antagonisme. Voilà un Titan qui a fait le monde et qui pourrait aussi bien le défaire. Il y a dans l'ensemble quelque chose de démoniaque qui fait tressaillir jusqu'à l'âme. Mais c'est justement l'impression que fait l'auteur de la *Comédie humaine*. Un puissant artisan fut Balzac qui écrivit quarante volumes tombés dans l'oubli et perdus, perdus sans espoir de retour, et qui ensuite en écrivit quarante autres qui constituent le plus grand œuvre dramatique produit par une intelligence, excepté peut-être celle de Shakespeare ; puis alors, il s'assit avec calme et il écrivit à M^{me} Hanska qu'il avait maintenant appris son art et qu'il allait enfin

(1) Il n'est pas possible à la pensée de connaître de plus grand que soi.



Tête du "Balzac", dessin d'AUGUSTE CLOT.

faire des choses extraordinaires, des livres qui auraient une forme aussi bien qu'une signification, des livres qui... soudain la mort força au repos ces mains agitées et glaça le cerveau ardent. Est-ce que Rodin a voulu que son œuvre donnât cette impression?

Je fis le tour de la statue et fus frappé par le profil. Ici, le grotesque disparaît et la face vivante apparaît. Vue de côté, la statue expose une singulière ressemblance de Balzac comme indubitablement il dut être; sincèrement, la moustache se hérissé et se retrousse cyniquement, mais autrement la face est la face de Balzac même, avec les larges joues, le nez bulbeux et flaireur, les yeux ardents.

Enfin, je compris l'intention de Rodin. De face, sa statue montre l'âme de Balzac: l'infinie affirmation de soi-même du grand artisan, l'esprit flamboyant d'un adonné au labeur et au triomphe. A dire vrai, il y a là quelque chose de théâtral, quelque peu de pose consciente dans les mains crispées et la tête rejetée en arrière: mais la pose appartient à l'homme et elle est sa caractéristique même.

D'autre part, le profil est la représentation extérieure de l'homme, Balzac dans ses habitudes de vie, l'esprit plein d'élan, asservi et retenu dans les vêtements grossiers de la corruption.

Je sais que quelques critiques, de bons critiques même, me diront que cette statue qui, vue de front, donne pour ainsi dire, l'âme de Balzac, et, vue de côté, donne sa forme et son image même, est et doit être un outrage à tous les canons de l'Art. Est-ce que sir Joshua Reynolds n'a pas dit que « tenter d'unir deux excellences contraires (de forme, par exemple) dans une seule figure, ne peut jamais éviter de dégénérer en monstruosité, à moins de s'effondrer dans l'insipide, en lui ôtant son caractère distinctif et en affaiblissant son expression »? Toutes ces sentences théoriques peuvent avoir raison, mais que peuvent-elles me faire, à moi, sur qui cette monstruosité, ce grotesque a fait une impérissable impression? Dans tout le champ de l'art plastique je ne puis comparer cette statue à rien autre qu'à cette grande figure de Michel-Ange que cer-

tains appellent le *Jour* et d'autres le *Matin*. Il faut se rappeler que Michel-Ange a laissé le front brut et non taillé, mais par cet artifice le reste du visage est plongé dans une ombre profonde et il semble que les lueurs de l'aube soient posées sur le front. Voici, de même, un grotesque avec une plénitude de signification que ne peuvent atteindre les formes ordinaires. Voici un hasard divin récompensant l'artiste de génie. Hasard je l'appelle, car ce fut le hasard et rien d'autre qui fit que Michel-Ange termina d'abord la partie inférieure du visage : le hasard aussi, le hasard heureux qui rencontre le faiseur de cent bustes, qui donna à Rodin cette idée grandiose. Voici enfin la statue d'un grand homme digne du génie de l'homme, et elle fut naturellement refusée par la plus éminente des Sociétés d'amateurs de France. Vrai, aussi de Rodin comme du Christ : « Il vint vers les siens et les siens ne l'ont pas reçu. »

FRANK HARRIS.

Saturday Review, 2 juillet 1898.

Henry. D. DAVRAY, trad.



Dessin.

LA RACE DE RODIN

DEPUIS longtemps, peut-on dire depuis sa première manifestation personnelle d'art, depuis la présentation et le refus au Salon de l'*Homme au nez cassé*, Auguste Rodin, parmi ceux qui le contemnèrent, fut invariablement en butte à l'attitude expectante des uns, les modérés, aux pitoyables machinations des autres, les pontifiants et les mercantis.

Le cas de Rodin n'est pas unique en notre siècle.

Nous nous rappelons tous que les toiles de certains, morts dans la nécessité, atteignirent depuis des prix invraisemblables, — eh ! eh ! ils étaient morts. Nous savons que Carpeaux fut attristé jusqu'à la fin par l'hostilité des académiques. Barye eut à essuyer l'indisposition des fabricateurs d'opinion publique, Corot non moins. Ignore-t-on que Puvis de Chavannes n'eut de trêve que vers sa demi-vieillesse ? Oublie-t-on les farouches luttes de Berlioz avec ses contemporains ? Et ce paisible sible César Franck, par quel silence n'essaya-t-on pas de l'obnubiler de son vivant !... Et je ne parle que des artistes.

La caractéristique du génie, c'est d'être contesté précisément par les parvenus égoïstes, les fonctionnaires ostréux, les petits-maîtres à la réputation usurpée. Combien de génies succombèrent avant l'heure ? O foule, ô individus, vous ne soupçonnez point la misère de votre ignorance ; votre remords ne mesurera jamais l'étendue du désastre !

Lorsque, après Gui d'Arezzo, on inventa la musique à plusieurs parties, on se récria. Mais l'harmonie était créée... Rembrandt végéta ignominieusement. Michel-Ange, s'il connut les honneurs et la fortune, courut maintes fois de tragiques dangers. C'est l'apanage du génie, des inventeurs, des réformateurs. — Et le peintre de Leyde, subversif de l'école italienne, réhabilitait cependant la nature, renouvelait la lumière, la ligne, la composition et la vie ! Et le sculpteur florentin, émule du suprême Léonard, avait déjà transformé la statuomanie liturgique et conventionnelle du moyen âge en l'art humain, vivant et formidable dont Rodin s'affirme aujourd'hui le successeur.

C'était la Renaissance, c'est encore la Renaissance, après l'éclipse partielle du Soleil... La statuaire désormais, avec Michel-Ange, s'affranchissait des souvenirs obsédants de la Grèce et de Rome, secouait le joug des mé-